

Découvrir Savard dans la dimension de sa jeunesse et vouloir le dire

Jean-Louis Laverdière

Number 17, February 1975

Le conte de Menaud

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56851ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Laverdière, J.-L. (1975). Découvrir Savard dans la dimension de sa jeunesse et vouloir le dire. *Québec français*, (17), 24–25.

DÉCOUVRIR SAVARD DANS LA DIMENSION DE SA JEUNESSE ET VOULOIR LE DIRE

À relire l'œuvre de Félix-Antoine Savard et à pénétrer dans l'univers humain de ce conte où Menaud, à l'écoute de jeunes dont il aime la compagnie, témoigne de sa vaste et humble existence, je me convie aux états généraux de ma mince et toujours fragile expérience d'éducateur et de professeur de français.

Ayant comme projet initial de m'instruire d'une manière de traduire aux jeunes un Félix-Antoine Savard, auteur consacré des programmes de français, je n'ai pu m'empêcher de m'arrêter quelque peu à ses profondes réflexions sur la nature et la portée de l'éducation et sur la viabilité de l'enseignement d'une littérature autochtone.

pour une pédagogie du concret et une éducation nationale...

Les profondes convictions de F.-A. Savard sur l'éducation cadrent bien avec les tendances actuelles de la pédagogie qui veut faire de l'étudiant le propre artisan de sa formation. Il propose l'inévitable enracinement des jeunes dans le réel. Ainsi, l'éducateur doit chercher à exciter, à raffiner les forces vives, les talents de tout étudiant:

Une intelligence (intus-leger) ! Pour lire, pour déchiffrer les textes profonds où vit et se cache le mystère, oh ! cet intus. Et donc une intelligence toujours en fringale, toujours curieuse, avide et qui cherche et même qui broute et qui rumine, cependant qu'allergique aux plantes abstraites.»¹

Fondé sur la primauté du concret, l'enseignement s'alimente aux sources de disciplines essentielles à l'éducation d'un homme socialement intégré dans une société normale:

« Cette initiation par la géographie, par l'histoire, par les sciences naturelles, et surtout cette incorporation de tout l'être dans le contexte vivant de la nature, sont essentielles à la vie et à la bonne santé de l'intelligence; elles sont un correctif à cette dure civilisation des techniques et des mécaniques, à ce climat étouffant, mal ventilé, d'idéologies, d'abstractions où les jeunes sont désormais condamnés à vivre.»²

Félix-Antoine Savard a compris le besoin d'ouvrir l'enseignement au champ des connaissances naturelles et concrètes de l'existence. Notre littérature, inspirée des gestes quotidiens de nos humbles bâtisseurs, offre donc à tous la possibilité d'être à l'écoute de gens simples, identifiés aux grands moments de notre âme collective:

« Quel bonheur et quelle chance que d'assister aux faits et gestes de ces coureurs de bois, de ces paysans, colons, ouvriers, artisans, pêcheurs qui, tous, marchant, travaillant avec la mer, la terre et les saisons du ciel, avaient vécu les grands thèmes fondamentaux, sauvé la mélodie humaine, et les rythmes naturels, traduit dans leur langue naïve et

chacun dans son propre style les images, les idées et les sentiments nés de leur commerce intime et poétique avec la vie!»³

plaidoyer pour l'homme intégré à son environnement et maître de son patrimoine naturel

Dans son œuvre, F.-A. Savard assume fondamentalement et viscéralement cette pédagogie du vécu dont il s'est fait le porte-parole convaincu. Et je ne crois pas me tromper si j'affirme que trop souvent, dans l'enseignement de ce grand auteur québécois, nous avons abstraitement privilégié ses idées nationalistes en oubliant que son sentiment d'appartenance tire son origine de son contact intime avec les êtres et les choses de la nature.

Comprendre F.-A. Savard et vouloir le communiquer et faire partager aux jeunes ses simples mais profondes pensées, exigent tout d'abord que nous soyons nous-mêmes pénétrés de cette communion sensible de l'homme avec son environnement. Aujourd'hui, rien de plus recherché chez les jeunes que de vivre en harmonie avec la nature. Conscients de la nécessité organique de se nourrir de la vie, les jeunes sentent le besoin de nommer, de posséder pour soi et vers les autres cette terre qu'ils habitent souvent en étrangers. F.-A. Savard décrit pour nous ces coins de terre, nous présente ces humbles maîtres d'un sol ou d'une mer qu'ils ont appris à apprivoiser, à aimer, à connaître et que lui nous livre avec « leurs mots, leurs pas et leur musique »:

« Spectateur, le paysan ! Contemplateur ! mais à la manière paysanne : par l'usage de sens adaptés, par l'exercice d'une intelligence dont l'instinct de vie lui-même commande très souvent les perceptions, mais surtout, par ces obscurs mélanges de l'amour entre la nature et l'homme fidèle, par ce commerce ineffable (ineffable, c'est-à-dire qu'aucune langue ne saurait nommer parce que le cœur va plus loin que l'esprit dans le chemin de la connaissance), par ce commerce ineffable, ai-je dit, en vertu duquel l'homme humanise toute son ambiance, mais, en retour, reçoit de ces communications savoureuses, de ces confidences sans paroles, de ces infusions chaudes, pures et saintes, de ces plénitudes qui ne se manifestent pas chez lui par des redondances sonores rimées et rythmées, mais par une paix, un contentement, un étale de l'âme et parfois, un petit turlututu chaud et joyeux comme celui de l'oiseau certain soir d'amour et de nidification.»⁴

De ces riches et fréquents textes sous la plume de ce Savard amoureux d'un pays et d'hommes à dire, à chanter, les jeunes des villes s'instruisent de l'élémentaire, se gorgent de paysages variés et sensibles au rythme des saisons. Ils se surprennent à vivre sous la domina-

tion d'une terre abondante au temps des moissons et pauvre sous la gelée de nos longs hivers. Pour ces jeunes de nos masses urbaines, souvent écrasés dans un univers scolaire aux corridors de ciment, les livres de F.-A. Savard sont en mots un véritable cours d'écologie et, plus encore, une invitation au pays « situé aux confins du silence ».

tout au monde de valeurs auxquelles souscrire et vivre

Dans sa fonction créatrice, F.-A. Savard incarne fidèlement tout le pittoresque cheminement de sa vie d'homme-prêtre à l'écoute des humains et surtout des plus humbles et des plus vrais, ceux de la nature. Il est le témoin vivant de la chaleureuse merveille de vivre. Il partage avec les jeunes cette soif de connaître « le secret de ce lien qui unit les cœurs simples, les intelligences droites et pures et la grande vie qui nous presse tout autour »⁵

Toute l'œuvre de F.-A. Savard porte en elle des vérités universelles. Une jeunesse qui, naturellement et spontanément, transcende le monde pour le mieux voir et vivre ne peut demeurer froid devant les inquiétudes d'un homme pour qui il importe « de ramener l'homme vers son intérieur »⁶. C'est pourquoi, Menaud, ce déjà légendaire personnage romanesque québécois, voit d'abord le commencement de la liberté dans la nette affirmation de « vouloir d'abord se libérer. »⁷

Ce mot de « liberté » versé au crédit de F.-A. Savard n'atteint, en aucun moment, la valeur de l'abstraction. Elle invite les jeunes à se « juger heureux de se tailler à soi-même son domaine, de n'être ni l'acheteur, ni l'héritier, mais le conquérant. »⁸ Félix-Antoine Savard excite le courage et la détermination, la justice généreuse où l'homme est rétabli dans sa dignité. Il parle d'amour, plus concrètement de cet amour du peuple, des « gens ordinaires », dirions-nous dans notre parlure quotidienne. F.-A. Savard offre à la jeunesse l'idée d'une démocratie sortie de son admiration pour la grande sagesse des gens humbles :

« Il faut aller au peuple, souffrir avec lui les plus belles idées du monde, si elles ne viennent pas au peuple par l'amour, elles ne seront jamais que vaines parures de paroles et d'écrits. »⁹

Autour de cette vaste fresque humaine qu'il nous présente et dans laquelle, un par un défilent des hommes de la nature doués d'une rare densité existentielle, F.-A. Savard s'interroge et interroge son lecteur vieux ou jeune ; et il s'interroge sur la portée de sa création et il interroge chacun sur le sens de sa vie :

« Quelle grande oeuvre entreprendre avec les placés, les repus, les satisfaits ? quoi de neuf ont-ils à demander au matin, à la rosée, au soleil, au printemps ? Ils sont parvenus ; ils sont racornis ; ils n'ont plus de désirs en dehors de leur égoïsme. »¹⁰

Il fouette l'homme pour le sortir de sa torpeur, de son univers souvent sclérosé :

« Et de même fait l'affreux égoïste qui, devant une table chargée, croit que la surabondance lui est due et ne veut point entendre la terrible clameur que pousse autour de lui la faim des autres. »¹¹

Il s'oppose radicalement à la dénaturation du milieu ambiant :

« Et les villes se sont agrandies, et elles se sont allongées, et elles se rallongent encore ; elles se sont élargies et elles se sont haussées, et elles se surhaussent encore jusqu'à n'être plus à la mesure de l'homme. »¹²

un avenir à actualiser dans un pays qui reste à bâtir

Cette lente maturation dans la quête de son appartenance, Menaud en a continuellement partagé les vicissitudes avec cette douce et bienveillante nature. Lucidement conscient que, pour la continuité et la suite fraternelle des humains de ce peuple, de cette terre, « l'espoir de l'avenir est dans la nature et dans les hommes qui restent fidèles à la nature »¹³, F.-A. Savard reconnaît qu'il y a « vieillissement de toute chose sans le jeune homme qui seul peut relier l'avenir et le passé »¹⁴. Il attend beaucoup des jeunes et les invite, dans l'actuel de leurs actions, à vivre le mystère de leur pays intérieur dans le prolongement d'un pays réel à habiter, d'une terre d'espérance à bâtir.

Dernièrement, Gilles Vigneault, notre « griot national » d'une « terre-Québec » qu'il nomme si poétiquement et qu'il chante, avec au cœur, la mémoire chaleureuse des « gens de son pays », témoignait ouvertement de son inquiétude :

« Nous donnons au monde la fausse impression d'avoir changé collectivement. Et nous nous contentons de vivre de cette fausse impression, sans voir en face que tout reste encore à faire »¹⁵

Instruire les jeunes sur l'œuvre de F.-A. Savard, c'est accepter qu'ils s'ouvrent à la vie et la continuent. Animer un cours sur F.-A. Savard, c'est participer avec nos étudiants à nous ouvrir à des périodes de notre histoire, à nous donner un nom de bâtisseurs, à nous promener dans une nature québécoise, à nous souvenir d'un pays à dire et à construire. C'est partir à l'aventure avec, comme seule et unique méthode, l'enthousiasme de la découverte. C'est souscrire à l'idée qu'à relire une œuvre pour la comprendre, nous en créons une seconde... à faire aimer et partager.

JEAN-LOUIS LAVERDIÈRE

1. F.-Antoine Savard, *Le Bouscuel*, poèmes et proses, Montréal, Fides, 1972, p. 204.

2. F.-Antoine Savard, *Le Barachois*, Montréal et Paris, Fides, 1959, p. 190-191.

3. *Idem*, p. 168.

4. F.-Antoine Savard, *L'Abatis*, dessins d'André Morency, Montréal, Fides, 1943, p. 190-191.

5. F.-Antoine Savard, *Le Barachois*, Montréal et Paris, Fides, 1959, p. 159.

6. F.-Antoine Savard, *L'Abatis*, dessins d'André Morency, Montréal, Fides, 1943, p. 133.

7. F.-Antoine Savard, *Menaud, maître-draveur*, présentation, notice bibliographique par André Renaud, Bibliothèque Canadienne-Française, Montréal-Paris, Fides, 1959, p. 182.

8. F.-Antoine Savard, *L'Abatis*, dessins d'André Morency, Montréal, Fides, 1943, p. 21.

9. *Idem*, p. 133.

10. *Idem*, p. 40.

11. F.-Antoine Savard, « *Le Barachois* », Montréal et Paris, Fides, 1959, p. 46.

12. *Idem*, p. 146.

13. *Idem*, p. 128.

14. *Idem*, p. 142.

15. Pierre Vallières, *Vigneault se retire!*, dans *le Devoir*, 31 août 1974.